

Dans la plupart des champs examinés jusqu'à ce jour, on voit une grande quantité d'herbes montées à graines qui vont empoisonner les terres pour la prochaine récolte et détruire le bon effet de la culture des plantes sarrasines sur les récoltes qui suivent. Entre les betteraves et dans les lignes, le terrain est durci et montre que les binages ont été tout à fait insuffisants. Bien des champs dont l'aspect superbe en juin promettait d'écarter des rendements de 15 à 20 tonne vont tomber au-dessous de 10 et même de 8, suite de soins.

La culture sur billons, quoique commencée fort tard cette année, et entre prise un peu à l'avantage par un certain nombre de cultivateurs, a obtenu grand succès partout. Plus de 300 arpents ont été cultivés sur billons dans l'île de Montréal. Ici, comme dans le comté de Berthier, l'économie de main-d'œuvre réalisée a dépassé cinquante pour cent. A l'unanimité, les cultivateurs qui ont fait du billon cette année sont décidés à en faire davantage en 1895.

On admet déjà, bien que les rendements en poids ne puissent être constatés que dans quelques semaines, que la betterave sur billons donne partout plus de poids à l'arpent que la culture à plat, faite dans la même terre avec les mêmes engrais.

On vient de procéder à l'arpentage des terrains mis en betteraves, et pour lesquels les primes accordées par M. M. Lefebvre seront réclamées par les propriétaires. On sait que ces primes sont de vingt-cinq cents par tonne pour cinq arpents et plus, et cinquante cents par tonne pour dix arpents. Avant de payer la prime, il est tout naturel que l'usine fasse vérifier l'étendue des terrains.

L'usine reçoit beaucoup de visiteurs en ce moment : M. E. J. Campbell, gérant de la banque et E. Donahue, marchand, tous deux de Farnham, indirectement intéressés dans l'industrie sucrière, sont allés dernièrement passer deux jours chez M. A. Muzy. A Farnham comme à Berthier, le cultivateur produisant peu de betteraves — et la véritable difficulté de l'industrie consistait à se procurer un approvisionnement suffisant pour l'usine.

Ces messieurs ont été émerveillés des résultats obtenus et sont partis avec la conviction que la culture sur billon donnera facilement la solution cherchée. Il est l'occasion de remettre l'usine de Farnham en opération en 1895 ; car Berthier ne pourra évidemment pas travailler plus de la moitié des betteraves qui seront produites l'an prochain.

UN PLANTOIR MECANIQUE.

Machine prodigieuse.

Nos lecteurs ont sans doute remarqué dans nos annonces le plantoir mécanique dont nous donnons ici la gravure. Nous avons entendu faire l'éloge de cette machine, mais comme nous ne l'avions pas examinée, nous n'en avons encore rien dit dans le Journal. Pendant l'exposition à Québec, nous avons pu étudier cette machine dans ses détails. C'est vraiment un instrument prodigieux pour qui doit faire des plantations considérables. Il suffit de préparer d'avance la terre et de la fumer ; la machine fait le sillon, deux enfants y mettent les plants, de n'importe quelle espèce à la distance voulue, la machine les arrose, et soule la terre de chaque côté du plant d'une manière parfaite. Cette machine sert également à faire les sillons, et à couvrir les patates, le blé d'Inde, les fèves

et tout ce qui se sème par rangs. Jusqu'ici ces semails doivent se faire par les enfants comme pour la plantation ; mais les inventeurs peuvent très facilement rendre ces semails automatiques tant pour les graines que pour les engrais pulvérisants, à semer au même temps. Nous recommandons avec plaisir cette nouvelle machine à l'attention des cereales agricoles qui, dans la plupart des cas, peuvent faire servir une même machine aux plantations diverses à faire dans les champs de toute une paroisse — oignons, choux, betteraves, choux de Siam, patates, tabac, ainsi qu'aux ensemencements de blé d'Inde, fèves etc., etc., par sillons.

ETABLISSEMENT DE SALAISONS A SHERBROOKE.

Engraissons des porcs.—On est à poser la toiture de la bâtisse destinée à l'établissement de salaison de la compagnie Hovey, à Sherbrooke. C'est une construction en brique solide et qui, avec l'outillage nécessaire, va coûter au delà de \$5,000.

Le but principal de cette compagnie est, comme on le sait, d'acheter, de saler et d'emballer la viande de

Déjà, on se livre à l'engraissement des porcs dans une foule de fermes, mais, avec le marché qui va s'ouvrir à Sherbrooke, cette industrie ne tardera pas à prendre une extension considérable.

Quant les cultivateurs savent d'avance qu'ils peuvent vendre un produit quelconque, dans des conditions loyales et pour du bon argent comptant, ils ne manquent jamais d'y consacrer toute leur attention.

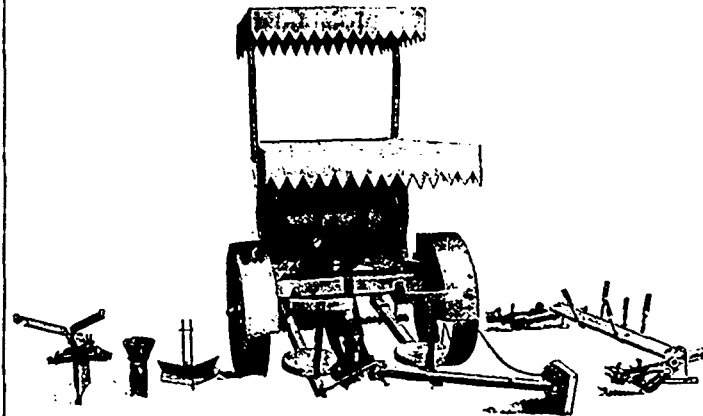
L'établissement Hovey sera une véritable aubaine pour la capitale des Bois-Francs.

Tout ce qui peut stimuler le progrès de l'agriculture contribue directement à l'augmentation de notre prospérité.

Si le territoire avoisinant Sherbrooke était entièrement ouvert à la colonisation, si le progrès agricole pouvait y atteindre le niveau dont il est susceptible, nous verrions notre ville doubler en importance sous tous rapports.

Nous sommes grandement intéressés à ce que nos campagnes progressent aussi rapidement que possible. Et tout ce qui peut contribuer à la richesse de la classe agricole mérite notre plus sympathique encouragement.

(Le Pionnier, Sherbrooke.)



MACHINE "BEMIS" DE FULLER & JOHNSON POUR TRANSPLANTER.

porc produite dans nos Cantons de l'Est.

Voilà une industrie qui promet beaucoup pour la prospérité de Sherbrooke.

L'élevage et l'engraissement des porcs constitueront une immense ressource pour les cultivateurs des environs de notre ville, du moment qu'on leur offrira un marché local, avec des prix réguliers et suffisamment rémunérateurs.

C'est ce que la nouvelle maison Hovey se propose de leur offrir.

D'après les arrangements arrêtés avec notre Conseil de Ville, elle s'engage à acheter et à payer comptant, aux prix courants de Montréal, toutes les porcs engraisés dans les Cantons de l'Est qui seront amenés à son usine.

Grâce aux merveilleux développements de l'industrie laitière et à la facilité avec laquelle on récolte les menus grains sur nos terres, il va être facile pour nos cultivateurs de tirer avantage de ce nouvel établissement. Ils n'ont qu'à se mettre sérieusement à l'œuvre et à consacrer tous les soins voulus à la race porcine pour en tirer des revenus considérables.

Il y a plusieurs points à observer pour faire l'élevage des porcs avec profit. Comme dans toutes les opérations agricoles, il faut savoir y pratiquer l'économie et bien se rendre compte des moyens à prendre pour rendre un animal prêt à la boucherie avec le moins de frais possible.

Il y a toute une étude, que les éleveurs intelligents ne manqueront pas de faire.

BULLETINS AGRICOLES.

Les légumineuses.—Le département de l'agriculture à Washington vient de publier un bulletin très intéressant sur les légumineuses. Par légumineuses, nous entendons le trèfle, les pois, les fèves, les vesces, les lentilles, les gesses, etc. Elles contiennent presque trois fois autant d'azote et deux fois autant de potasse que le mil et les autres herbes. Elles tirent la plus grande partie de cet azote de l'air au lieu de ruiner le sol. Leurs longues racines leur permettent de se nourrir de la potasse qu'il y a dans le sol en dehors de l'atteinte des plantes qui se nourrissent à la surface. Elles fournissent de deux à quatre fois autant de protéine par arpent que les herbes ordinaires. Ainsi la récolte, par arpent, contient ordinairement 62 livres d'azote, 11 livres d'acide phosphorique et 66 livres de potasse, tandis que celle du mil donne seulement 25 livres d'azote, 10 livres d'acide phosphorique et 18 livres de potasse.

Les animaux, comme les plantes, ont besoin d'azote pour se nourrir. En nourrissant avec le trèfle, les pois, etc., il n'y a environ un quart des éléments fertilisants de ces plantes qui soit perdu, si on donne au fumier un soin convenable. Comme l'azote de l'air est la source la moins dispendieuse d'azote pour les plantes, il est aussi la source à meilleur marché de l'azote (protéine) pour les animaux.

Pour la culture des légumineuses, il est bon d'avoir recours à l'acide phosphorique, à la potasse et à la chaux.

Le meilleur emploi que l'on puisse faire des légumineuses est de les donner comme nourriture aux animaux de la ferme, de soigner le fumier qui en provient et de l'appliquer au sol, on donnera ainsi au sol la même fertilité que par l'ensemencement en vert. Plus la nourriture donnée aux animaux est riche, plus leur fumier sera riche, et plus les récoltes seront abondantes.

La culture des légumineuses permet de garder un plus grand nombre de bestiaux sur la même étendue de terre.

Les légumineuses donnent un rendement beaucoup plus considérable que les autres herbes. Là où vous récoltez deux tonnes de mil, vous pourrez presque toujours récolter trois tonnes de trèfle.

Conséquemment la production d'aliments par arpent, surtout de protéine, est augmentée considérablement par la culture des légumineuses.

Conclusion : Cultivez ces légumineuses sur une plus grande échelle. Elles fournissent la nourriture la plus économique pour le bétail et l'engrais le plus économique pour le sol, vu qu'elles tirent de l'air une substance nécessaire pour les plantes et les animaux, l'azote, laquelle, sous forme d'aliments et d'engrais, coûte de 15 à 25 cents la livre.

Fumiers et engrais chimiques comparés.—L'an dernier, des grains, du maïs-fourrage et des racines fourragères ont été cultivés, sur la Ferme Expérimentale d'Ottawa, avec l'engrais de ferme et différents engrais chimiques. Les résultats ont démontré que l'engrais de ferme est bien supérieur aux engrais chimiques pour obtenir un bon rendement. D'ailleurs, les meilleurs agronomes s'accordent à dire que les engrais chimiques doivent être employés seulement comme compléments des fumiers de ferme. Le directeur a constaté qu'après une récolte d'orge, les légumes réussissent mieux avec du fumier pourri, et qu'après le blé et l'avoine, il est généralement préférable d'employer le fumier vert. Les expériences de la Ferme Expérimentale, qui ont été faites cette année, confirment celles des années précédentes. Il est cependant digne de remarque que dans son application au blé, à l'avoine, à l'orge et à toutes les plantes en général, le fumier employé frais a produit une plus grande quantité de grain. Ces faits, lorsqu'ils sont comparés avec soin, indiquent qu'il y a un avantage considérable à employer du fumier vert plutôt que celui qui est pourri, poids pour poids, ce qui est un point important dans l'économie du fumier, puisqu'en pourissant le fumier perd environ 40 % de son poids, et à ce poids, il faut ajouter les frais de le remuer, de le transporter, et de le retourner pendant la fermentation. L'explication de ce résultat, un peu inattendu, tient probablement au fait que la partie liquide du fumier, la plus riche en azote, a perdu son élément le plus important pendant la fermentation.

Le blé d'Inde fourrage, avec du fumier vert, a donné en moyenne 19 tonnes par arpent, tandis qu'avec du fumier pourri, il n'a donné que 16 tonnes ; avec seulement des engrais minéraux, le rendement a été beaucoup moindre. Avec le fumier vert, l'avoine a donné 36 boisseaux par arpent, avec du fumier pourri, 33 boisseaux. L'orge a donné 29 boisseaux, avec le fumier vert ; 28 boisseaux, avec le fumier pourri, et 17 boisseaux avec le superphosphate.

Ayez donc soin des fumiers de la ferme.